

## Passer sous la table du déjeuner continental

Michel Nareau

Number 328, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94134ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Nareau, M. (2020). Passer sous la table du déjeuner continental. *Liberté*, (328), 36–40.

# Passer sous la table du déjeuner continental

*Comment notre littérature peut-elle affronter son sentiment d'illégitimité? La réponse est peut-être à trouver dans un nouveau tissage de solidarités couvrant tout le territoire américain, du sud au nord.*

Par Michel Nareau

L'année est 1973; le lieu, un hôtel du centre-ville de Montréal. Une autre année, ce serait Sainte-Adèle, avec Julio Cortázar au menu. Les invités n'étaient néanmoins pas piqués des vers cette année-là : Édouard Glissant, Severo Sarduy et son baroque étourdissant, René Depestre, Roberto González Echevarría, qui mêle rumba, poésie et baseball, en plus d'un écrivain brésilien, Gilberto Mello Mourão, de quelques États-Uniens et du gotha des lettres québécoises. Ne cherchez pas de noms d'autrices; aucune n'était conviée à prendre la parole comme intervenante durant les huit jours de discussion : le canon américain se décide entre hommes. On aimerait pouvoir dire, autres temps, autres mœurs... C'était la traditionnelle Rencontre québécoise internationale des écrivains, dont *Liberté* publiait alors intégralement les actes dans de savoureux numéros doubles. Au fil des ans, les sujets abordés oscilleraient entre les enjeux littéraires (« L'écriture et l'errance », « Écrivain et lecteur », « Littérature et réalité ») et les questions d'engagement (« La femme et l'écriture », « Où en sont les littératures nationales? », « L'écriture est-elle récupérable? »).

Donc, 1973. Le sujet choisi, roman des Amériques, est vaste et témoigne d'un réel désir d'ouverture. Huit jours pour en jaser, créer des affinités transaméricaines, développer des stratégies pour rayonner sur le continent, pour aligner la littérature québécoise avec ses voisines. Après tout, Alfred DesRochers n'avait-il pas affirmé, il y a déjà trop longtemps (en 1931), que « le Canada est une terre d'Amérique », que « nos insuffisances littéraires et artistiques, comme notre recul économique, proviennent d'ignorer ce fait accompli »? Grâce au sténographe engagé par *Liberté*, toutes les interventions de la Rencontre et les discussions ont été consignées. Est-ce donc dire, à l'encontre de tous les tenants d'une irréductible singularité de la littérature québécoise, qu'une réelle rencontre avec les lettres du continent a eu lieu avant la fin des années 1980, moment dorénavant consacré par toutes les anthologies et les histoires littéraires récentes comme celui de la grande ouverture du Québec au reste de l'Amérique – ce qui est bien une manière de ramener cet

excentrement à une mode passagère et à faire de *Volkswagen Blues* le grand parangon de ce courant? Mais quelles pensées occupent les écrivains des Amériques autour de leur déjeuner continental? De quoi parlent Édouard Glissant et Jacques Ferron, qui se reposent, le matin du septième jour, en attendant que leur bagel soit grillé à point? Est-ce que Sarduy, Echevarría et Gilles Marcotte, tous amateurs de baseball, jasant de Roberto Clemente, mort l'année précédente en tentant d'aider les Nicaraguayens à se relever d'un terrible tremblement de terre?

S'il faut se fier aux échanges de la séance inaugurale, la conversation hypothétique autour du joueur de Pittsburgh devait être plus amène que celle entre Glissant et l'auteur de *Lamélanchier*. L'écrivain martiniquais avait le mandat de lancer les discussions et devait prendre, en ce premier jour des rencontres, la parole après André Belleau, qui présidait la discussion et qui avait placé les échanges sous la figure tutélaire d'un intellectuel vénézuélien des Indépendances, Andrés Bello (Andrés de Jesús María y José Bello López). Le jeu onomastique révélait des affinités plus profondes, notamment sur la dimension identitaire de l'écriture dans les Amériques, que ce simple hasard des sonorités. Mais déjà, Ferron, éminence de la grande corne, pourfendait ce choix, prenait la parole qui venait pourtant d'être cédée à Glissant, et réclamait que la rencontre soit placée sous l'égide de l'écrivain haïtien Jacques Stephen Alexis. Et ainsi commença la profonde incompréhension entre Glissant et Ferron.

Glissant a lancé le débat en proposant quelques grandes idées pour cerner la spécificité américaine de l'écriture, notamment cette notion selon laquelle le temps du continent est crispé par la violence coloniale, que le territoire y est plus ouvert (et périlleux) qu'en Europe et que l'absence de longue tradition littéraire est un terreau fertile pour les poétiques du choc et l'irruption de la modernité. Ces idées, appuyées par des exemples tirés de multiples littératures du continent, étaient présentées comme des intuitions, de manière à engager un échange. Ferron a été un des premiers à prendre la parole dans le débat qui a suivi. La Martinique, d'abord, devrait se joindre à un Québec indépendant, comme si la langue faisait foi de tout; il s'est ensuite engueulé avec Andrée Maillet à propos de l'histoire du Québec, dans des considérations sibyllines qui échappaient aux écrivains invités, puis a fini par couper la parole à Glissant en lui lançant cette grossièreté : « C'est parce que cette question de la langue est très importante. La question de la race est finie.

Il y a eu des génocides. Il y a des ethnocides à présent. [...] Nous aimerions être nègres, parce que là, nous serions attachés, nous pourrions prendre des siècles pour nous imposer, mais cette question raciale – je vous l’ai dit – a été réglée avant la dernière guerre. » En quelques répliques assassines (comme il en était capable) et malavisées, où l’insensibilité se mêle à une lecture bornée et blanchie de la décolonisation, Ferron sabre le possible travail d’excentrement des littératures nationales des Amériques que Glissant proposait, excentrement d’avec soi et d’avec les métropoles, autant de déplacements qui recentraient sur la solidarité du continent dans une posture qui se voulait émancipatrice. Chez Ferron, boudeur et agacé, le Québec, la Martinique même, puis Aimé Césaire, sont ramenés à ce que Jacques Godbout, mi-partisan, mi-dépit, nommait le « chantage du pays » (c’est-à-dire le mandat incontournable qu’avaient les écrivains des années 1960 d’écrire les mots *vive, Québec et libre* sur le mur des Lamentations de la province) dans son essai « Écrire », paru dans un *Liberté* de 1971. Ferron, avec ses ornières, avec son besoin de singularité, montrait ce que serait pour encore près de cinquante ans le rendez-vous manqué du Québec avec son continent.



On aurait tort de ne voir dans cet incident qu’une fermeture de Ferron à la pensée de Glissant, comme on aurait tort de n’y cerner qu’une tension entre deux écrivains qui auraient eu une vision opposée de l’écriture, de l’engagement et d’une littérature nationale. Ce que cette altercation souligne, c’est moins un conflit qu’une tendance lourde, celle qui consiste, dans l’histoire littéraire québécoise, à détourner le regard du continent américain et à ne pas tenir compte des luttes continentales pour élaborer de nouvelles formes de légitimité littéraire hors des modèles européens. La réaction de Ferron est emblématique d’un double phénomène d’aveuglement lié, d’une part, à la volonté à tout prix de revendiquer une originalité pour le Québec et sa littérature ; d’autre part, malgré quelques tentatives en ce sens, à une incapacité à réellement penser les liens entre le Québec et le reste du continent. Liquidons, pour le moment, le premier élément (cette originalité tant recherchée), en donnant un exemple bref, qui a valeur de postulat sur lequel repose la transmission de la littérature québécoise. À l’université où j’enseigne, « Corpus québécois » est un cours obligatoire dont l’objectif est entériné par le département et il est demandé de tous les professeurs du cours qu’ils montrent l’originalité de notre littérature, comme si son parcours, ses conditions d’existence, ses enjeux et ses formes s’étaient façonnés dans un sas à l’écart des exigences propres aux nations américaines. On a beau jeu alors de penser le cas littéraire québécois dans la seule tension avec un modèle français, alors même que cette relation néocoloniale repose sur des structures communes aux Amériques. Hélas, une telle démarche se fait au prix d’un abandon, qui est aussi un refus, soit celui du continent américain. Gilles Marcotte disait, dans un essai paru dans *Littérature et circonstances*, ne pas connaître l’Amérique parce qu’elle ne lui avait jamais été enseignée, constat valable pour beaucoup de ses prédécesseurs, de ses contemporains et de ses nombreux héritiers, puisque le vide n’a pas été comblé depuis.

Formulé ainsi, le désir qui est mien de lier les enjeux québécois à ceux qui émanent du reste du continent (incluant les États-Unis, mais ne s’y limitant surtout pas) pourrait apparaître comme une lubie. Au mieux, ce serait un projet similaire à celui mis en avant par une ancienne génération de *Liberté* (André Belleau, Yvon Rivard, Fernand Ouellette, etc.) ayant voulu contourner le poids de la France ou des États-Unis au Québec en élisant la culture allemande comme modèle littéraire, démarche bien présentée par Robert Dion dans *L’Allemagne de Liberté*. Or, je soutiens précisément que l’Amérique latine, du point de vue québécois, n’est pas une culture d’élection, une société dont l’exotisme et la différence seraient en quelque sorte un bassin où puiser des formes nouvelles, des pratiques transposables, des voies à emprunter quand bon nous semble, où se servir au banquet exotique que représentent le réalisme merveilleux de Gabriel García Márquez, les labyrinthes de Jorge Luis Borges, les plages, les daiquiris aux fraises et les guérilleros dans la jungle. L’excentrement d’une société se fait par l’entremise du voisinage, des interactions concrètes liées à une familiarité, comme les communautés nord-américaines l’ont souvent fait, ou par la voie d’un héritage colonial non rompu, comme la situation de la France le reconduit, surtout en littérature, puisque l’ancienne métropole est encore le modèle, celui-là même qui entérine par opposition le discours de l’originalité québécoise.

Le cas latino-américain, vu du Québec, appartient à une autre logique, plus dangereuse (et donc plus riche) et qui permet de sortir, lorsqu’il est question d’américanité et d’identité, des deux monstres vers lesquels sont rabattues les options québécoises : les États-Unis, menace d’engloutissement, et la France, menace de retard, parce que le « *jet lag* colonial » dont a parlé Homi K. Bhabha a joué à fond entre le méridien de Paris, qui battait à sa propre cadence, et le temps de Montréal, qui courait après les échos qui se répercutaient depuis l’Hexagone. L’Amérique latine partage un passé avec le Québec, elle a eu à répondre à des questions littéraires (autonomie, exigüité, rattrapage, statut social de l’écriture, etc.) qui rapprochent les pratiques mises en place sur le continent. En cela, ni culture d’élection ni lien colonial ou géopolitique ne déterminent cet ancrage possible. Comment penser à partir de ce point ? Et surtout, est-ce recevable au Québec ? Qu’est-ce que ça viendrait changer ?



J’étais un enfant dépossédé du monde. Mettons. Par une volonté antérieure à la mienne, on avait construit un bungalow où asseoir un projet d’immobilisme protecteur. Parce que l’île que j’habitais, sans torrent ni cris fous d’oiseaux, n’était qu’une enfilade de culs-de-sac avec des noms d’arbre que je ne parvenais pas à identifier, je regardais autour de moi et rien n’avait de couleur particulière, aucune mémoire des lieux ne s’était rendue jusqu’à mon regard, aucune connaissance du territoire n’émanait d’une nature façonnée par le goût de ceux qui en font des jardins. Les bungalows étals, les entrées de cours récemment asphaltées, les piscines hors terre me renvoyaient un monde fini, fait d’horizons bouchés. Ce lieu ne s’habitait pas, même s’il était envahi par des hordes de nouveaux résidents. J’avais conscience d’un manque. Une

telle banlieue, même près de la rivière Richelieu, était un vide, qui reconduisait un pareil au même que je ne pouvais alors pas contester parce que rien d'autre ne servait de comparaison. Des années plus tard, je pourrais partir loin de là, sans savoir que c'était une illégitimité qui expliquait cette impossibilité de faire corps avec ce territoire. Les mots ne m'appartenaient pas encore. Il m'a fallu un long détour pour accepter que ce beige eût un sens, des images, des souvenirs, des sensations, un imaginaire. Un autre encore pour refuser de tomber dans le mépris face à cet espace enceint et pour comprendre qu'il m'était possible de me l'approprier par le récit. Les culs-de-sac pouvaient aussi être des ouvertures, des jetées d'où partir à la découverte de passages vers soi, vers le monde, vers une aventure. Pour cela, j'ai dû rencontrer le Nicaragua et l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano.

Je me suis inscrit au cégep dans un programme de coopération internationale. À dix-sept ans, j'ai pris pour la première fois l'avion, direction Managua et le Nicaragua, qui sortait à peine d'une guerre civile de dix ans. Ce choc a été fondateur pour moi, certes parce que j'ai été mis face à une pauvreté et à une misère qui m'étaient inconnues, mais surtout parce qu'une mémoire de luttes s'activait autour de moi, avec son imaginaire, ses affects, ses mots, ses récits, ses témoignages troublants. J'étais le réceptacle d'une parole blessée, vulnérable, colérique, et tous ces êtres marqués par la guerre, souvent analphabètes, comme cette vieille femme rencontrée à Estelí, qui me racontait la mort de son fils aux mains des contre-révolutionnaires dans le champ même où ça s'était produit, me chargeaient de faire circuler leur voix. Je lisais en même temps deux livres qui allaient m'ouvrir mon continent : *On the Road*, de Jack Kerouac, lecture faite dans des circonstances idéales, et les trois grandioses tomes de *Mémoire du feu*, d'Eduardo Galeano. Dans cet essai, l'écrivain uruguayen en exil trouve une forme originale, fragmentaire, incarnée, pour raconter le rapt réitéré du continent et les nombreuses luttes de résistance pour donner vie à ce territoire. Il a réussi à lier un imaginaire de la lutte à une forme d'expression du tellurisme révolutionnaire. Dans cette lecture, qui mettait des mots sur mon expérience nicaraguayenne et sur mon malaise d'enfance, j'ai trouvé une manière de me dégager de ma banlieue (j'étais demeuré intrinsèquement insatisfait de l'horizon vendu) sans renier la culture populaire dont j'étais issu. Ce titre était venu nommer une intuition qui depuis ne s'est jamais dissoute : la prise de parole littéraire et politique, ancrée dans le déplacement interaméricain, pouvait donner une autorité à la résistance et contrecarrer la sensation généralisée d'illégitimité au cœur du continent.

Une telle illégitimité, qui s'incarne sur un plan spatial (un territoire volé aux Premières Nations et ensuite découpé sans autre logique que la machine coloniale), temporel (parce que les temps autochtones ont été niés par la logique de la nouveauté intrinsèque de la découverte du Nouveau Monde, qui montre la courte durée de l'établissement sur le continent et son caractère étranger) et culturel, voire référentiel (la difficulté à inscrire comme légitimes les œuvres issues du modèle colonial de la reproduction à distance de l'Europe; l'incapacité à faire dialoguer ces œuvres américaines partout sur le continent), je l'ai longuement éprouvée. Je viens d'un milieu peu éduqué, de parents qui n'ont pas fini leur secondaire, dans des familles où personne (ou

presque, un oncle avait été élu par les curés pour s'élever de son milieu et être formé comme prêtre – il a heureusement bifurqué en cours en route) n'était allé au collège classique ou au cégep, encore moins à l'université. Je suis légataire de ce manque, même si j'ai eu les mots frustes de mon père et le silence de ma mère pour rôder autour des effets de cette illégitimité. De nombreux écrivains des Amériques ont réfléchi à ces trois formes d'illégitimité et aux tensions qu'elles provoquent, du sentiment d'être dans un continuel rattrapage culturel à une sensation de solitude et d'inadéquation, en passant par un désir de transformer cette habitation précaire par une solidarité transnationale renouvelée. Il en va des œuvres connues comme celles d'Octavio Paz et de Fernando Aínsa à celles, plus queer, qui mériteraient d'être davantage lues, de Gloria Anzaldúa, José Manuel Briceño Guerrero et José David Saldívar. Même s'il n'est jamais compris ainsi, Borges, dans *Fictions*, en s'agrippant à ses bibliothèques et à ses incunables, en forgeant des temps autres qui ouvrent sur des vides ou des possibles, en cherchant dans l'Antiquité, le Moyen Âge arabisant, la science-fiction, à vivre par procuration le plaisir que lui instille la marge violente des *barrios* de la pampa aux coins des rues, ne fait pas autre chose que d'inventer des stratégies pour vivre autrement l'imposture d'être en Amérique. Pour le banlieusard que j'étais, celui qui se sentait banni d'un lieu de fécondité culturelle, d'un récit, ces auteurs offraient de nouveaux arts de faire, de penser, d'habiter, de vagabonder. Il y avait là une respiration ample qui s'offrait à l'asthmatique en moi. Un second souffle, qui est l'image d'une métamorphose envisageable.

J'ai fini par me trouver relativement à l'aise aux études supérieures, effet d'*habitus* intégré, certes, mais aussi d'une conviction claire que ce que j'apprenais, à l'université ou dans mes lectures personnelles, sur mon continent, que ce soit la vie dans le *sertão* telle que racontée comme une suite de métamorphoses par João Guimarães Rosa dans *Diadorim*, la grandeur des résistances quechuas au Pérou comme Manuel Scorza la peignait dans *Roulements de tambours pour Rancas*, la parole du corps situé et résistant des femmes qui faisaient de la poésie en contexte révolutionnaire au Nicaragua, les bas-fonds de Buenos Aires et le tango comme danse triste d'Ernesto Sábato, tout cela valait amplement les Proust de ce monde et m'aidait davantage, avec Philip Roth, Lise Tremblay, Miriam Toews, Robert Coover, Michael Delisle, à habiter mon territoire, mon corps, ma culture, ma parole, ma vulnérabilité, mon sentiment d'imposteur.

Mais je n'avais personne à qui en parler. Trouver un interlocuteur qui avait seulement entendu ces noms latino-américains était difficile, et même davantage dans mon département de littérature qu'ailleurs dans le milieu culturel, comme si ce savoir n'avait pas de légitimité à l'université, comme s'il détissait d'emblée le récit que j'avais à apprendre ici sur la littérature. Le fait que je mentionne constamment des écrivains obscurs des Amériques (et j'inclus ici des romanciers états-uniens), plutôt que les auteurs européens qui définissaient alors la littérature (à l'époque, c'était Milan Kundera, avant qu'Antoine Volodine vienne le déloger), renvoyait, en quelque sorte, mes interlocuteurs à une forme d'illégitimité (un manque de culture, la nôtre au sens le plus large, celle de notre territoire américain), alors même que le parcours universitaire en littérature est une course effrénée

contre l'ébrouement du vide culturel, pour se donner un socle de culture à partir duquel se protéger contre notre profond sentiment d'imposture. Mieux valait réfuter ce pan du savoir que d'assumer ce vide culturel.



J'ai lu le numéro de *Liberté* consacré au roman des Amériques que j'évoquais en début de texte il y a deux ans, après qu'il a passé une quinzaine d'années à accumuler la poussière et le temps dans ma bibliothèque. J'avais beau avoir écrit une thèse sur les littératures américaines, connaître ces rencontres internationales, être fasciné par la pensée archipélique de Glissant, aimer les échanges entre écrivains, je n'avais jamais lu ce numéro double de la revue. J'aurais dû. Non seulement Glissant affirmait-il des intuitions que je mettrais cinq ans à formuler et à organiser par moi-même, mais j'aurais compris à quel point l'échange interaméricain est parsemé d'embûches, comment ma démarche était d'abord et avant tout portée par un geste performatif : découvrir puis nommer des échanges interaméricains pour qu'apparaissent le socle d'un nouveau savoir et de nouvelles pratiques de solidarité. J'aurais aussi compris que le discours comparatiste et émancipateur que je voulais créer avec d'autres, je pense à mes collègues du Groupe interuniversitaire de recherche sur les Amériques (GIRA), demeurait de l'ordre d'une utopie fragile, œuvre d'un volontariste inapte aux jeux de pouvoir dans les couloirs des Amériques.

Dans ma thèse, dans mes recherches postdoctorales, dans les projets de recherche que j'ai menés à l'université, j'ai voulu situer la littérature québécoise dans les Amériques en identifiant des formes de mise en discours qui créaient des voies, une pensée continentale. Est-ce que j'avais erré, est-ce qu'il y a une légitimité pour cette pensée? La question me tarabuste. Qu'elle puisse même se poser indique bien qu'il y a quelque chose qui bloque, qu'une fin de non-recevoir surgit ponctuellement contre de telles entreprises de réinscription continentale du Québec. Parce que tentatives, dialogues, actions, pensées, il y a eu, et pas seulement ces dernières années. Qu'est-ce qui achoppe?

L'espèce d'excentrement du Québec vers l'Amérique latine, je le vois dans plusieurs manifestations, pas toujours heureuses et exemptes de colonialisme, mais qui sont une autre trame qui n'est jamais racontée. Qui connaît les aventures mexicaines d'Honoré Beaugrand, soldat de l'Empire français dans la décennie 1860, qui finit par découvrir le peuple mexicain et y retourner ponctuellement? Qui est au courant des entreprises de professeurs et d'étudiants universitaires montréalais dans les années 1940 pour façonner une co-latinité qui aurait uni le Québec et le Mexique par-delà les États-Unis? Qui a pris la mesure du vaste travail des Écrits des Forges, qui coéditent depuis vingt ans des recueils de poésie québécois et hispano-américains (on parle de centaines de titres) en version bilingue et qui les distribuent partout sur le continent? Qui sait que, depuis vingt ans, près d'une centaine de romans québécois ont eu pour cadre le Brésil et l'Amérique du Sud? Qui a entendu parler de la défunte revue *Ruptures*, portée à bout de bras par Edgar Gousse, qui a édité les littératures des Amériques en traduisant simultanément les créations des auteurs du continent

dans les quatre langues principales de l'hémisphère? Qui a eu écho des réflexions transaméricaines de Jean Morisset, a lu les romans brésiliens de Pierre Samson, a plongé dans l'utopie altermondialiste de Francine Noël dans *La conjuration des bâtards*, se rappelle la revue *Dérives*, animée par Jean Jonassaint? Cette trame est riche, mais enfouie, tue. Elle signale un insistant besoin de redéfinir le Québec et son ouverture, une résistance à un projet de fondation nationale qui était plus exclusif qu'anticipé.



Pourquoi une telle indifférence, voire une résistance, au Québec, à la prise en compte de ces échanges intercontinentaux? Posons l'hypothèse suivante : malgré sa familiarité historique, spatiale, culturelle, référentielle, l'Amérique latine, quand elle n'est pas qu'un réservoir à clichés coloniaux issus de trop de tout-inclus à Puerto Vallarta et à Punta Cana (du *latin lover* aux plages, de la salsa endiablée à la révolution permanente, en passant par les narcos), se présente comme une force déstabilisatrice au Québec, comme une épreuve de l'étranger qui nous ressemble trop. L'Amérique latine comme trame commune du Québec engage quatre types de discours perturbants : d'abord, la préséance d'un axe nord-sud sur un axe est-ouest, ce qui met à distance le canon européen sans le faire disparaître; ensuite, une insistance sur la culture populaire, qui est l'interlocuteur fantasmé, espéré, désiré de la prise de parole latino-américaine et qui se bute à une logique d'élection par la culture, classement élitiste qui fait le jeu du modèle actuel; puis, la désacralisation de la langue française, renvoyée aux autres expériences linguistiques bigarrées des Amériques, où la multiplicité des langues, les adaptations régionales, les emprunts amérindiens, les créolisations et le *code-switching* sont des pratiques non pas spécifiques à un corpus, mais communément partagées, ce qui transforme fortement le débat linguistique tel que pratiqué au Québec encore aujourd'hui, où la métaphore de l'îlot francophone enceint d'une mare anglophone garde une certaine prégnance (c'est le moment opportun de vous convier à lire le magnifique essai de Dalie Giroux, *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire*); enfin, la reconnaissance d'une implication concrète des lettres dans le tumulte social d'une communauté de reconnaissance élargie. Il m'apparaît clairement que la trame américaine du Québec a eu un accueil tiède parce que ce projet dérogeait des voies empruntées tant par le projet national que par l'américanité dionysiaque à la Jacques Languirand, qui émerge autour du roman de la route. Dans une période de crispation identitaire, de repli dans le réflexe culturel pour contrer l'insignifiance politique, face au conservatisme duplessiste actuel de la Coalition avenir Québec et du commentariat, le recours à une voie continentale est assurément une menace. Il est toutefois singulier de constater qu'il a toujours été une menace, que la perturbation proposée pour mieux créer d'autres solidarités, se redéfinir plus solidement et se révéler à soi les illégitimités constitutives du continent, qu'on conteste pourtant sans cesse au Québec, a partie liée avec une expérience commune qu'on cherche trop souvent à ne pas voir. Ce qui explique, entre autres, que le célèbre texte de François Ricard sur le relais européen comme seule option

pour le Québec afin de contrer la menace d’envahissement que représentaient les États-Unis n’était même pas capable d’envisager d’autres options, dont cette solidarité référentielle américaine, au sens continental.

✱✱

Il y a une quinzaine d’années, j’ai envoyé à *Nuit blanche*, revue de critique littéraire, deux commentaires de lecture à propos de romans de Leonardo Padura Fuentes et d’Horacio Castellanos Moya. Ces deux fictions m’interpellaient, j’avais des choses à dire à leur sujet, c’était décidé, je me lançais, sans invitation, dans la critique littéraire. J’avais choisi cette revue, que je lisais peu, parce qu’elle consacrait beaucoup de pages aux nouveautés étrangères, notamment celles en traduction. Je voulais couvrir l’actualité littéraire latino-américaine. Mes recensions ont plu et je suis devenu, durant dix ans, un critique régulier. Or, rapidement, les suggestions de recensions se sont multipliées, elles avaient toutes en commun de concerner la littérature québécoise. Après quelques demandes en ce sens, que j’avais fini par accepter, j’avais interrogé le rédacteur en chef sur les raisons de cette insistance sur le corpus d’ici (que je lisais assidûment, par ailleurs). Il m’avait indiqué que c’était ce qui comptait le plus et qu’il manquait de chroniqueurs pour la littérature québécoise. J’ai donc été pendant dix ans un critique de la littérature du Québec, ne faisant que ponctuellement des détours par les nouveautés venant du sud du continent. Or, la relative pénurie de critiques intéressés au Québec me semble liée au silence à l’égard de l’Amérique latine, en cela qu’ils découlent d’une conception du mandat littéraire québécois.

Si le rendez-vous est manqué, c’est aussi qu’institutionnellement, la littérature latino-américaine et son cadre culturel occupent très peu de place dans le milieu littéraire et à l’université. La littérature latino-américaine s’enseigne peu en soi, elle ne fait pas partie des références usuelles pour parler ni des enjeux contemporains ni des jalons historiques de la pratique littéraire. Des noms flottent dans le firmament théorique, mais c’est précisément parce qu’ils sont coupés de leur contexte énonciatif : Jorge Luis Borges, Roberto Bolaño. Les centres de recherche québécois consacrés soit au continent, soit aux liens entre le Québec et celui-ci ont fermé ces dernières années (le Centre d’études et de recherche sur le Brésil, le GIRA), faute de soutien, d’argent ou de relève (c’est un domaine qui ne débouche pas sur l’embauche professorale). C’est ainsi une somme de savoirs qui se dissipe, qui n’est pas prise en compte pour penser les culs-de-sac du Québec, ses insécurités, ses troubles identitaires, ses crispations.

Mais le propre de cette trame latino-américaine, c’est de continuer dans des rêves, des gestes, des paroles, des utopies à délier ces crispations en recourant à un excentrement qui est une démarche de savoir comparatif. La maison d’édition Lux a entrepris depuis quelques années l’édition en français de l’œuvre du romancier et essayiste uruguayen Eduardo Galeano. Non seulement cette entreprise révèle-t-elle enfin au public québécois un auteur d’importance, qui a mêlé engagement, résistance, savoir historique dans une forme esthétiquement originale, mais elle intervient comme un savoir qui engage le continent, puisque ces traductions s’inscrivent dans la collection « mémoires des Amériques »,

dans laquelle des titres de partout sur le continent sont réédités pour critiquer l’esclavage, le colonialisme envers les Premières Nations, le racisme systémique présent. Il y a là un projet concerté d’élaborer un savoir américain sur les illégitimités qui façonnent l’ensemble de l’hémisphère.

L’Amérique latine a été tue autour de moi, sa présence déstabilisante m’a révélé qu’être illégitime était une commune condition américaine et qu’une conjuration des bâtarde, pour reprendre le beau titre de Francine Noël, était un rêve aussi fécond et valable que de se mettre le nombril sur la table du banquet européen à grands coups d’ambition. Je constate un certain échec de ce rêve, les réticences qu’il a provoquées dans ma culture, mais il opère encore, il est toujours là, comme réserve de possibles, pour habiter autrement mon jardin qui ne bifurquait pas assez, pour y aménager de nouveaux sillons, des tunnels, des labyrinthes de solitude partagée. Comment parvenir à dire un tel rapport souterrain à l’Amérique latine, comment légitimer une telle voie de sortie du cadre national, faire valoir que l’image du Québec est déformée à force de ne penser ce territoire que par son centre, sans tenir compte des solidarités possibles avec ses marges, notamment ses immigrants et les Premières Nations ? Est-ce possible de trouver une posture pour faire entendre cette solidarité potentielle pour le Québec, quand affirmer que la littérature québécoise doit se frotter à d’autres modèles, réengager son imaginaire du territoire sans tomber dans le piège d’un repli sur l’authentique bouleverse les repères construits depuis les années 1960 et le projet de fondation d’une littérature nationale ? La marge de manœuvre est mince et les oppositions surgissent aussitôt, notamment par l’indifférence. Les modernistes brésiliens dans les années 1920, constatant l’ampleur du déficit culturel du Brésil, tourné exclusivement vers le modèle français, en sont venus à proposer l’anthropophagie littéraire pour sortir de cette dépendance. Il s’agissait d’entrer de plain-pied dans la déstabilisation de soi en mangeant symboliquement l’autre, en cherchant de nouvelles connaissances par un festin qui commandait de (re)connaître l’autre, sa valeur, sa démarche. Il me semble qu’on n’en est même pas encore là. Il est temps de savoir ce qu’Eduardo Galeano mange en hiver. 

---

Michel Nareau enseigne la littérature au cégep Édouard-Montpetit, à l’Université du Québec à Montréal et à l’Université Concordia. Il a fait paraître *Double jeu. Baseball et littératures américaines* au Quartanier, Prix du Canada. Il fait de la critique littéraire depuis 2006. Il est membre du comité de rédaction de la revue *Liberté*.